



HAL
open science

Les ailes lourdes : pratiques urbaines des femmes des quartiers défavorisés de Rabat

Safaa Monqid

► **To cite this version:**

Safaa Monqid. Les ailes lourdes : pratiques urbaines des femmes des quartiers défavorisés de Rabat . Justice spatiale = Spatial justice, 2011, Genre, identités sexuelles et justice spatiale, 3, <http://www.jssj.org/article/les-ailes-lourdes-pratiques-urbaines-des-femmes-des-quartiers-defavorises-de-rabat/>. halshs-01722415

HAL Id: halshs-01722415

<https://shs.hal.science/halshs-01722415>

Submitted on 3 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les ailes lourdes : pratiques urbaines des femmes des quartiers défavorisés de Rabat

Safaa MONQID

Résumé

Cet article s'intéresse aux différentes formes d'appropriation et de marquage des espaces publics et les différentes manières d'habiter des femmes des quartiers défavorisés dans la ville marocaine, en l'occurrence à Rabat. Il s'agira d'analyser l'usage qu'elles ont de l'espace, leurs spécificités par rapport aux femmes appartenant à d'autres catégories socio-économiques, les différents obstacles réels ou symboliques qu'elles rencontrent dans une ville traditionnellement masculine, mais où les femmes semblent se conquérir une place, d'abord par une appropriation forte de leur quartier de résidence, mais aussi par certaines pratiques du centre-ville, notamment par les jeunes femmes.

L'enquête, effectuée à Rabat entre 2000 et 2003, a été conduite essentiellement auprès de femmes (même si quelques hommes ont été interrogés) afin de mettre en exergue une population souvent négligée dans les études portant sur le fait urbain. L'échantillon se compose de 53 femmes (de 19 à 70 ans), choisies pour offrir une diversité suffisante concernant l'âge, leur milieu social ou d'origine (rurale ou citadine), leur profession, leur niveau d'instruction, leur situation matrimoniale, leur quartier de résidence et leur type d'habitat ou encore selon leur ancienneté de résidence dans la ville. Le choix des personnes interrogées a été principalement déterminé par leur quartier de résidence. Nous avons choisi d'interroger des femmes résidant dans la médina, dans l'ancien quartier dit des Petits Blancs connu aujourd'hui sous le nom de l'Océan et les quartiers voisins Diour Jamaa, Qbibât et Akkari, le quartier de Hassân, l'ancien Petit Jean, le quartier de recasement Yaqoub el Mansour. Les enquêtes ont été également menées dans les quartiers résidentiels de l'Agdal, et de Hayy Riyad. Nous avons enfin mené quelques entretiens à Hayy el-Fath et Hayy el-Menzeh. Chaque femme était interrogée seule, dans la mesure du possible et dans certains cas, l'entretien prenait la forme d'un récit de vie et d'un entretien libre. Les entretiens ont eu lieu la plupart du temps au domicile des femmes interrogées. Avec les jeunes femmes instruites, les entretiens se sont déroulés en langue française à leur demande, parce qu'elles se sentaient plus à l'aise dans cette langue, ou avec un mélange d'arabe et de français, mais avec les autres femmes, les entretiens se sont déroulés en langue arabe. Nous avons également fait de l'observation participante, en suivant et en accompagnant quelques femmes dans leur quotidien, dans leurs déplacements, vers les lieux qu'elles fréquentent que cela soit dans le quartier ou dans la ville.

La ville, comme lieu de pratiques collectives, permet la lecture des systèmes normatifs et particulièrement des normes de sexe et les modes d'appropriation des espaces citadins par les femmes. Si, dans la ville marocaine, on assistait par le passé à de fortes dichotomies spatiales (intérieur/extérieur, privé/public) et si les femmes étaient identifiées au dedans et confinées dans l'espace privé « domestique », pour des raisons religieuses et sociales, (le patriarcat, l'endogamie, le voile, le code de l'honneur qui structurait les rapports au sein du groupe et qui justifiait la claustration des femmes...) comme le montrent différents travaux, (Ghallab, 1990 ; Borrmans, 1977 ; Lacoste-Dujardin, 1985 ; Mernissi, 1983) il en va tout autrement aujourd'hui. Les femmes ont accédé à l'espace public grâce à l'instruction et au salariat, et elles se le sont approprié. On observe une plus grande mixité dans les espaces urbains, les règles qui régissent l'accès des femmes au-dehors se sont assouplies et les interdits ont été en partie levés. Le territoire des femmes s'est progressivement élargi et elles sont de plus en plus présentes, seules ou accompagnées, dans différents endroits de la ville. Il est certain que leur rapport à l'espace a évolué. Nous assistons à une grande visibilité des femmes « individuelles » dans la ville. La ville « bastion de la masculinité » est ainsi devenue plus permissive et « perméable » aux femmes qui l'empruntent et qui tissent avec elle de nouveaux rapports. Toutefois, sur le terrain, la réalité féminine est complexe, puisqu'il existe

plusieurs types de femmes avec différents vécus, surtout dans une ville comme Rabat, ville hétérogène et plurielle, qui connaît un brassage important de population d'origines diverses et riches de plusieurs traditions.

L'objectif de ce travail est de mettre en évidence les pratiques féminines et les évolutions qu'elles connaissent, de montrer, à travers l'espace, l'évolution des relations entre les hommes et les femmes, de dévoiler les processus à l'œuvre et qui relèvent de toute une dynamique sociale. Surtout, l'étude des situations de femmes vivant dans des quartiers pauvres de la ville amène à relativiser le constat de la « conquête » par les femmes d'une place à part entière dans l'espace public, et à en souligner les limites.

Nous souhaitons ainsi dans cet article nous attacher aux différentes formes d'appropriation et de marquage des espaces privé/public des femmes du quartier de recasement de Yaqoub El Mansour¹. Le but est de comprendre les relations qu'entretiennent ces femmes avec leur ville. Ont été interrogées une vingtaine de femmes des quartiers défavorisés, le plus souvent des femmes mariées, analphabètes² ou n'ayant pas poursuivi leurs études. Elles sont dans leur majorité des femmes au foyer et la moitié d'entre elles sont des femmes de plus de cinquante ans.

1- Contraintes ressenties par les femmes dans leur pratique de l'espace public?

Le travail de recherche que nous avons mené concernait les stratégies d'appropriation des espaces par les différentes catégories de femmes et il a confirmé que les femmes ne forment pas un groupe homogène et que la ville s'offre différemment à elles (Monqid, prévu pour 2011). Les femmes ne fréquentent pas les mêmes endroits et ne s'approprient pas de la même façon le quartier et la ville. Plus spécifiquement, on constate que les femmes au foyer du quartier Yaqoub El Mansour et des bidonvilles n'ont pas le même accès à l'espace que les femmes des quartiers favorisés comme l'Agdal, du quartier résidentiel de Hay Riad ou des femmes des quartiers moyens, comme celles résidant à Hassan ou dans le quartier de l'Océan. Elles sont victimes d'une véritable injustice spatiale puisqu'elles sont exclues des lieux de la modernité urbaine, exclusion dont il est difficile de distinguer dans quelle mesure elle est imposée ou choisie.

Les normes sociales discriminatoires comme frein à la mobilité des femmes

Les normes sociales discriminatoires constituent une cause directe de l'injustice spatiale subie par toutes les femmes, et plus particulièrement celles des quartiers défavorisés. Les femmes rencontrent des obstacles et des contraintes qui conditionnent leur accès à cet espace, en relation notamment avec une intériorisation de frontières spatiales relatives à chaque sexe. Pierre Bourdieu (1998) décrit bien « l'incorporation » de cette interdiction faite aux femmes de s'aventurer dans l'espace public.

« Je suis surveillée par mes parents, en plus, mon frère est très religieux mais il n'empêche qu'il veut mon bien, il me dit de ne pas mettre les choses serrées, de ne pas me maquiller, de ne pas parler aux garçons. Je ne peux pas mettre ce que je veux, il ne veut pas, il me dit : « Moi, je suis religieux et je conseille les gens, ils vont dire : « Regardez sa sœur » ». En plus on a grandi avec ces traditions, tu n'as pas le droit de dire non, pourquoi et comment. Je dis à ma mère où je vais, mais il ne faut pas que je traîne, je ne dois pas dépasser une certaine heure, elle a peur pour moi. Pour elle, comme je suis une fille, les garçons vont m'embobiner, et pour nous l'honneur représente tout. »

Maria (29 ans, célibataire, salariée, niveau collège, maison).

Le fait que la rue soit un territoire masculin est une norme que les femmes elles-mêmes ont intériorisée, comme en témoignent les conseils et les prescriptions prodigués par les mères à leurs

¹ Enquêtes menées à Hayy el Barid, Nwâyel, Douar Rajaa Fellah, Douar el-koura, el-Gueraâ entre 2000 et 2003.

² Les femmes analphabètes ont comme particularité leur origine rurale, c'est ce qui explique qu'elles n'ont pas eu accès à l'instruction.

filles concernant l'usage de l'espace public (comme le fait de ne pas s'aventurer dans des endroits déserts, seules, de ne pas rester dehors tard la nuit, de ne pas réagir aux agressions verbales et d'adopter une stratégie de silence qui constitue la seule arme dont les femmes disposent pour se protéger et pour éviter des représailles...) et qui sont en quelque sorte une manière d'actualiser la peur du dehors et une façon de limiter leurs déplacements et leur appropriation des lieux publics.

La plupart des femmes interrogées déclarent préférer rester à la maison et ne sortir que si elles sont obligées. La plupart de leurs loisirs sont des loisirs d'intérieur et sont étroitement liés à la vie quotidienne et à l'espace privé.

« Je préfère rester à la maison et cuisiner ou faire autre chose, mais je ne sors pas. Mon temps libre, je le passe soit à faire à manger, à dormir, à faire un gâteau ou le ménage ou à regarder la télé. »

Zineb (40 ans, niveau bac, fonctionnaire, maison d'habitat économique avec parents). Ainsi, si les femmes se sont affirmées dans l'espace public, il n'en reste pas moins qu'elles définissent et délimitent elles-mêmes leur place dans cet espace et leur liberté. Elles ont intériorisé les normes relatives à l'usage de cet espace, des normes sur lesquelles elles veillent et qu'elles transmettent. L'autocensure intervient sans qu'il faille interdire une quelconque pratique, l'intériorisation des interdits suffit en elle-même pour être inhibitrice (Abrous, 1989).

Pour ne pas croiser un groupe d'hommes et être dénudée du regard (par exemple devant une terrasse de café), une femme seule préférera par exemple changer de trottoir, sachant qu'elle a intériorisé l'obligation de « bien se tenir » dans l'espace public qui devient un espace d'auto-contrôle et de maîtrise du corps (tête baissée, démarche pudique et rapide...). Les femmes apprennent dès leur jeune âge qu'il faut passer inaperçues dans la rue (pas de vêtements extravagants, de rires à haute voix...), qu'elles ne doivent pas sortir pour le plaisir de sortir mais seulement en cas de besoin. D'ailleurs, certaines femmes, surtout les femmes au foyer, se vantent de limiter leurs contacts avec l'extérieur.

Contraintes financières, âge et statut matrimonial

Les ressources financières jouent un rôle important dans la mobilité, elles peuvent constituer une contrainte à l'accès des femmes à l'espace public et aux loisirs extérieurs, surtout pour les femmes des quartiers défavorisés au foyer qui ont des revenus limités ou qui n'ont aucune rentrée d'argent. Le problème se pose essentiellement pour les jeunes qui dépendent souvent de leurs parents, d'où le recours de certaines aux stratégies d'économies qui leur permettraient, lors de leurs sorties entre amies, d'aller dans des cafés, au cinéma... Cet aspect financier se pose même pour certaines femmes salariées mariées de ces quartiers qui donnent la priorité dans leurs dépenses aux choses indispensables, surtout si les revenus du couple sont limités. Les femmes se soucient plus, en général, que leur mari des dépenses liées à l'amélioration de la vie familiale (amélioration du cadre de vie, meilleure éducation pour les enfants, accès à la propriété de l'habitat...).

Le facteur âge est aussi un élément important. Certaines femmes considèrent qu'elles ont dépassé l'âge de sortir, il s'agit surtout des femmes âgées qui se sentent également exclues de la ville. Le temps est venu pour elles de garder le foyer (*tgless fi darha*) et de se consacrer à la prière car elles se préparent à une mort qui s'approche, elles s'interdisent elles-mêmes l'accès à la rue dont l'usage reste purement utilitaire et occasionnel.

« En Europe, ils s'en foutent des autres, tu trouves une vieille femme de 70 ans qui se maquille, qui est bien habillée ; chez nous, elles sont toutes malades. Là-bas, elles vivent bien leur vie, elles sortent se balader, chez nous c'est honteux qu'une femme âgée sorte et passe la soirée dehors, on te dit que la femme doit rester chez elle, il faut qu'à la prière du Moghreb (la quatrième prière) la femme se retrouve chez elle. »

Keltoum (36 ans, mariée, fonctionnaire, bac + 2, immeuble collectif).

Leurs sorties se limitent aux visites aux proches, aux sanctuaires des saints, à la mosquée et au hammam du quartier, qui sont des endroits de sociabilité et d'échanges féminins. La rue reste pour elles un passage obligé pour se rendre d'un point à un autre, d'autant que la ville n'offre pas de lieu dans lequel les femmes âgées pourraient se rencontrer. Paradoxalement, le contrôle social pèse moins sur elles, car elles ont dépassé l'âge de séduire. Elles sont respectées pour leur statut et leur rôle de mère qui impose le respect, contrairement aux jeunes femmes qui sont vues comme étant dangereuses, car désirables.

Le mariage et les lourdes responsabilités qui incombent aux femmes réduisent leur mobilité. Les femmes mariées interrogées déclarent nécessaire de mettre au courant leurs maris des lieux qu'elles fréquentent. De plus, leur sortie doit être justifiée. L'expression *mrat er-râjel*, (la femme d'un homme, c'est-à-dire la femme mariée) résume le statut de la femme mariée. Les femmes au foyer mariées déclarent généralement avoir été plus libres dans leurs déplacements quand elles étaient célibataires, malgré le contrôle familial. Si le mariage est parfois perçu comme un rêve et comme un moyen d'échapper à la pression familiale, il est aussi considéré comme un frein à la liberté de mouvement des femmes, ce qui pousse certaines jeunes femmes célibataires interrogées à se prononcer contre le mariage, considérant qu'il vaut mieux être seule que de subir continuellement un interrogatoire sur leur mobilité puisque, après le mariage, l'accès à l'espace public doit être justifié.

« Avant de sortir, il faut prendre l'avis de l'autre [mari] et l'informer, je ne pourrais pas pousser la porte et sortir. Je lui dis d'abord où je vais et je ne me rends qu'au lieu dont je lui ai parlé. Je ne pourrais pas me dire : « Tiens et si je me rendais ailleurs ». Si par exemple je n'ai pas trouvé les gens chez qui je devais me rendre, je ne vais nulle part ailleurs, je ne pourrais pas, je rentrerais à la maison, pas par peur de lui, mais parce que je lui ai donné une parole et par peur qu'il ne se fasse du souci. »

Wahiba (25 ans, mariée, au foyer, niveau bac, immeuble collectif).

Les femmes mariées tiennent à avoir une conduite exemplaire afin de préserver l'honneur de leur mari et leur propre honneur.

« Une femme mariée a des responsabilités, on n'a pas le temps de se balader. Quand la femme est mariée, elle est responsable de sa maison et de beaucoup de choses, cela ne se fait pas de sortir. Il y a une différence entre un homme et une femme, l'homme sort quand il veut, pas comme la femme. Elle ne peut rentrer et sortir sans raison ni loi, elle aura une mauvaise réputation, tu connais les Marocains, ils n'ont que ça à faire. »

Habiba (23 ans, mariée, au foyer, niveau collègue, bidonville).

C'est aussi le cas des femmes veuves, fragilisées à cause de leur statut de « femmes sans homme », ou des femmes divorcées de ces quartiers qui sont, elles, doublement surveillées, car elles sont initiées à la sexualité. Pour ces femmes, les déplacements dans l'espace public ne répondent plus à la même logique, puisqu'elles ne dépendent plus de leur mari. Leurs activités domestiques sont allégées, mais en parallèle, elles se trouvent investies d'autres sorties dont elles étaient jusque-là déchargées comme pour les contacts avec l'administration, banques, etc. Or, si l'absence du conjoint suppose la disparition de contraintes, le contrôle social et familial reste fort. Les femmes limitent leurs déplacements faute d'habitude, de familiarité avec la ville, ce qui traduit un besoin de continuité et la nécessité affective et sociale d'une permanence des gestes, des rythmes et des espaces quotidiens face au bouleversement de leur vie (Flahaut, 2001). Ainsi, elles investissent peu l'espace public qui renvoie pour elles à ses fonctions utilitaires et l'espace privé continue à constituer pour elles le référent essentiel. Les femmes veuves s'autocensurent et limitent leur accès à l'espace public, pour éviter les commérages, mais aussi pour respecter la mémoire de leur époux. Certaines d'entre elles s'interdisent la rue, car elles se sentent vulnérables et sans protection : elles déclarent qu'une femme a besoin de « l'ombre d'un homme ». Toutes les femmes préfèrent sortir accompagnées et ne sortent seules qu'en cas de nécessité (courses, travail...).

« Depuis que mon mari est mort, je trouve lourd de sortir, quand il était vivant, je sortais faire ce que je voulais, maintenant, je sens que quelque chose me manque, je me dis peut être l'un de ses copains dira : la femme d'un tel, la voilà de sortie. On ne peut savoir ce que peuvent penser les gens, c'est pour cela que je ne peux sortir. Je ne veux pas qu'on ait une mauvaise opinion de moi et je ne veux pas toucher à la réputation de mon mari, même mort, je veux que sa réputation soit intacte... Après la mort de mon mari, j'ai détesté la rue, je n'ai plus de plaisir à rien faire, je ne veux plus sortir et je ne peux sortir seule sauf si une de mes filles m'accompagne, je sens comme si ma moitié est tombée. »

Umm Hani (55 ans, au foyer, veuve, analphabète, immeuble collectif).

La maternité limite également l'accès des femmes à l'espace public. Les femmes déclarent sortir moins ou ne plus sortir une fois qu'elles ont eu des enfants à cause de la grande responsabilité qu'ils représentent, d'autant plus que l'éducation des enfants leur revient exclusivement. Cependant, avoir un enfant, surtout pour les femmes au foyer, est une sorte de « passeport » qui leur permet l'accès à l'espace public. Les hommes dans la rue ont plus de respect pour une femme avec ses enfants et éviteront de la harceler, contrairement à une femme seule (c'est pour cette raison que les jeunes femmes n'hésitent pas par exemple à sortir avec leur petit frère). Les enfants leur donnent plus d'assurance et de légitimité.

« Avant d'avoir mes enfants, il ne fallait pas que j'aille à un endroit sans lui en parler et s'il refusait, je n'y allais pas. Je ne pouvais pas sortir seule, car selon lui, les hommes vont te draguer quand ils te verront toute seule, ce n'est pas comme si tu es avec les enfants, ils te respecteront pour tes enfants. Avant d'avoir ma fille, il ne fallait pas que je sorte souvent, même pour voir ma famille qui est à côté, maintenant non, j'ai les papiers (rire). »

Safia (30 ans, mariée, au foyer, niveau collègue, maison, Yaqoub el Mansour)

La perception des risques

De plus, dans la ville, la nuit, la présence des femmes n'est guère tolérée socialement. La majorité des femmes interrogées de ces quartiers s'accordent à dire que chacun de l'homme et de la femme a sa place dans l'espace public et que la place de la femme, la nuit, est chez elle. Elles rapportent l'idée selon laquelle une femme, en dehors de chez elle, la nuit, est considérée comme étant « offerte », idée encore ancrée dans les mentalités des hommes, comme en attestent les témoignages des hommes interrogés, et des femmes : celles-ci ne peuvent pas avoir de loisirs individuels nocturnes par exemple, sauf si c'est dans un cadre familial. La majorité des femmes évitent de rester dehors tard le soir souvent aussi pour des raisons de sécurité, mais aussi par peur pour leur honneur et l'honneur de leur famille. La fragilité « naturelle » des femmes est très enracinée dans l'esprit de nombreuses femmes et est un prétexte à l'attachement au privé. La peur du « qu'en dira-t-on » est aussi un facteur pris en compte par les femmes dans l'usage qu'elles ont de l'espace public surtout dans les quartiers défavorisés où le contrôle social est pesant.

« Je ne sors pas la nuit car j'ai peur que quelqu'un vienne me mettre un couteau dans le dos, c'est pour cela que j'évite, même dans un autre quartier, je ne sortirais pas, mon mari n'aime pas que je sorte la nuit. Celles qui sortent la nuit ne sont pas des femmes bien, un proverbe dit : « Si les portes de la mosquée se ferment, s'ouvrent celles de la prison ». 19h30 ou 20h c'est la limite. Tu rentres chez toi, tu t'enfermes et tu as la paix, sinon beaucoup de problèmes peuvent arriver aux filles. »

Hadya (45 ans, mariée, au foyer, analphabète, maison beaux-parents).

« Je rentre à 19h 30, il ne faut pas que je rentre après mon frère ce n'est pas possible, car je suis une fille, c'est une question de tradition. Lui, personne ne parlera de lui, la fille non, ils vont dire : « On l'a vue rentrer à telle heure, Dieu seul sait où elle était ! ». La nuit tu es toujours coupable. »

Rabha (32 ans, célibataire, au chômage, Bac+4, appartement parents).

Les violences qu'encourent les femmes dans l'espace public les handicapent dans leur rapport au dehors. Certaines se plaignent de ne pouvoir marcher tranquillement dans la rue, sans être dérangées. Elles rapportent des violations dans l'espace public qui touchent même les femmes accompagnées d'hommes.

En effet, les femmes sont souvent victimes d'agressions psychologiques et verbales dans l'espace public. Les expressions injurieuses en sont un bon exemple, comme les appellations animales (ânesse, mule ou vache, les trois font référence aux capacités mentales limitées des femmes, ou singe/gorille faisant référence à la laideur de la fille, poule en référence à la sexualité). Les femmes subissent aussi des insultes à teneur sexuelle, comme le mot *kahba*, (salope, putain) ou des expressions obscènes, imprégnées d'ordre et de brutalité comme l'expression *nehwik* (je te baise) ou *nefr'a* ou *netqeb din emmuk* (j'éclate, je troue la religion de ta mère, faisant référence au viol...). Les femmes sont donc exposées à des insultes blessantes et à des commentaires désobligeants et crus sur leur corps ou leur tenue vestimentaire. En dehors des insultes, qui sont les violences les plus fréquentes dans l'espace public, les femmes se plaignent également d'être suivies dans leurs déplacements, ou encore des exhibitionnistes et des attouchements sexuels qu'elles subissent. La hantise des femmes sont les coups, les attaques à l'arme blanche exercées lors des vols, les agressions sexuelles ... Les femmes se heurtent également à des obstacles institutionnels (contrôle d'identité par la police, sanctions en cas de «déviances»...).

« Je sors seule, mais je ne peux pas aller à un endroit lointain. Ceci ne me gêne pas de sortir seule, c'est normal, mais cela me gêne parfois quand quelqu'un me suit et me dérange car il me voit seule et il pense que je sors draguer. Il y a encore cette idée, j'ai horreur de ceux qui te disent : viens, on se tient compagnie. Parfois, j'ai envie de sortir seule, sentir un peu l'air, ils me dérangent, tu n'as pas de défouloir, tu as envie d'exploser. »

Ikram (24 ans, célibataire, salariée, bac+ 2, appartement parents).

La crainte des femmes est de subir des remarques ou d'être harcelées en étant accompagnées de leur père ou de leur mari, étant donné les conséquences que cela peut avoir (bagarres qui peuvent mal se terminer). La ville est ainsi souvent vue comme un espace d'obscénité et de déviance, un espace d'angoisse et d'insécurité, image qui participe à la marginalisation des femmes et à leur exclusion de l'espace public. Peut-on parler dans ces conditions de droit à la ville et de justice spatiale pour les femmes lorsqu'on sait qu'elles sont sujettes à des violences quotidiennes de natures différentes ?

Pour toutes les femmes interrogées, l'espace public se limite avant tout aux lieux fréquentés et aux endroits où elles doivent se rendre pour un besoin particulier. La majorité des femmes au foyer des quartiers défavorisés parlent par exemple des quartiers de la ville et les décrivent d'après ce qu'elles entendent, ce que les autres (amies, familles, hommes) en disent, car elles ne les pratiquent pas. Elles ont une vision indirecte, parfois fantasmagorique des quartiers qu'elles ne connaissent pas ou dans lesquels elles se sont rarement rendues. Elles connaissent mal la ville de Rabat, leur connaissance de la ville se limite à l'espace restreint et contrôlé du quartier de vie, aux endroits qu'elles fréquentent d'habitude, même dans le cas des femmes salariées qui sortent souvent dans un but précis.

« Je ne fréquente pas beaucoup la médina sauf si les circonstances l'exigent, car les enfants sont petits. Je n'ai pas de contact avec l'Avenue ni avec l'Agdal. Je n'y passe que dans le camion de mon mari des fois. Je ne les fréquente pas car je n'y ai pas de famille à qui je pourrais rendre visite. Je ne connais à Rabat que le quartier où je vis, les lieux par où je suis passée et où j'ai de la famille ou des amis. Les lieux où je n'ai personne je ne les fréquente pas. »

Saida (35 ans, mariée, au foyer, analphabète, bidonville).

Cependant, on peut souligner que les femmes utilisent aussi l'espace urbain comme ressource, de deux manières : d'une part, en s'appropriant très fortement l'espace local de leur quartier ; d'autre part, certaines réussissent, en dépit des contraintes, à développer une pratique du centre-ville, notamment les plus jeunes femmes.

2- Des stratégies pour investir la ville.

Attachement aux espaces de proximité et importance des relations de voisinage comme stratégie de survie

Il apparaît dans notre étude que l'espace public de proximité est celui qui est investi massivement et en priorité par les femmes des quartiers défavorisés. Les pratiques des femmes au foyer des quartiers défavorisés sont inscrites dans l'espace urbain proche. Le quartier de vie constitue pour elles un espace familier et sécurisant, qu'elles ont apprivoisé, contrairement au reste de la ville qu'elles considèrent comme hostile, car inconnu.

Il n'y a que dans leur quartier de vie et dans ses alentours immédiats que les femmes se sentent à l'aise pour sortir seules. Elles ont un rapport intime avec le quartier, elles s'y sentent en sécurité, car elles y sont connues et respectées. Dans ce cadre, l'épicier du quartier et le four public ainsi que le hammam sont essentiels, ils font partie intégrante de la vie du quartier et participent à sa dynamique. Aller au plus proche est la règle adoptée par toutes les habitantes pour les besoins quotidiens, mais aussi pour des raisons de sociabilité : rassemblement de femmes devant le seuil de leur porte pour discuter et pour « prendre l'air ». L'espace limitrophe est, dans ces quartiers, un espace de sociabilité intense pour les femmes, il regroupe généralement des personnes du même niveau socio-économique, ce qui facilite la communication entre elles. Les femmes partagent souvent les mêmes valeurs et les mêmes préoccupations, ce qui explique en partie l'attachement des femmes des quartiers défavorisés à leur quartier de vie.

Au-delà de ces relations de proximité immédiate, ces femmes sont également attachées à la fréquentation de l'espace communautaire par excellence pour elles : le marché du quartier, *jûtiyya* pour les achats alimentaires et la *qaysariyya*. Bien plus qu'un simple marché, ce dernier espace comprend aussi des bijoutiers, des magasins de vêtements, étalages de produits féminins et domestiques divers. Ces espaces marchands sont un lieu de sortie, de promenade et de rencontre entre femmes qui, tout en s'approvisionnant, en profitent pour déambuler, discuter et pour se mettre au courant des nouveautés. Par leur ambiance, ils constituent un vrai spectacle. On y trouve des marchands de légumes, de viandes, des revendeurs d'occasion, des réparateurs, des vendeurs à la sauvette de toutes sortes, des étalages divers, on y entend les cris des marchands,... La *qaysariyya* a un rôle de sociabilité en plus de son rôle commercial, c'est un lieu de loisir important pour les femmes au foyer des quartiers populaires qui aiment s'y rendre en fin d'après-midi. Les femmes aiment aussi à se regrouper autour des minuscules jardins de leur quartier, l'après-midi. Ce sont des espaces de jeu pour les enfants et un lieu de réunion de femmes et de loisir, mais aussi des points d'où observer le spectacle de la rue (les passants). Les femmes de ces quartiers sont à l'affût du moindre espace de détente disposant d'un peu de verdure, même les pelouses des ronds-points et des carrefours, à cause entre autres de l'exiguïté des logements. Certaines fréquentent occasionnellement les autres jardins publics de la ville, ce qui fait d'eux des espaces répulsifs et indésirables pour les autres catégories de la population à cause de leur fréquentation, majoritairement populaire (Gillot, 2002).

Les femmes fréquentent aussi les cimetières pour rendre hommage aux morts et les sanctuaires des saints qui sont des espaces de piété, de culte et de rituels divers (idolâtrie, fumigations, circumambulations, sacrifices propitiatoires, lavage rituel...). Elles y effectuent des *ziyarat* (visites régulières) pour bénéficier des dons supposés des saints : guérison des maladies les plus diverses (dont les maladies mentales ou nerveuses, les convulsions ou *ryâh*), remède contre la stérilité, fin d'un long célibat, résolution des problèmes conjugaux, briser un mauvais sort, sortir du chômage ou favoriser la réussite scolaire d'un enfant (Philifert, 2002 ; Philifert, 2004).

Les pratiques magico-religieuses sont ancrées dans la culture marocaine traditionnelle, même si elles sont condamnées par l'orthodoxie religieuse. Le sanctuaire est aussi un lieu de recueillement, il

joue dans ce cadre le même rôle que la mosquée puisque les femmes y font leur prière. Aller demander la bénédiction d'un saint et sa baraka, prier dans son sanctuaire, permet également aux femmes de sortir de chez elles, surtout lorsqu'il s'agit de femmes au foyer. C'est un lieu de rencontre féminine et un exutoire pour leurs frustrations, leurs angoisses et leurs révoltes. Par le biais de la transe et de rituels divers, elles « soulagent et vident leur cœur » comme en témoigne les femmes interrogées. Elles se livrent aussi les unes aux autres, c'est un lieu important de parole et d'échange féminin. Il fonctionne comme un terrain de thérapie. Et, comme l'a noté F. Mernissi, il aide à canaliser les énergies vengeresses des femmes et leur mécontentement. Il leur permet de baigner dans une atmosphère féminine qui les soulage, les soutient et les console (Amiti, 1982).

Par ailleurs, les réseaux de solidarité et de voisinage sont une variable importante de l'analyse des modes d'appropriation des espaces extérieurs (Navez-Bouchanine, 1988). Ils permettent d'expliquer l'enracinement dans un quartier donné, malgré les conditions de vie difficiles. Le voisinage est une source d'équilibre pour les femmes des quartiers défavorisés. Elles vivent entre elles, elles sont complices, leurs réunions constituent un lieu privilégié de diffusion des nouvelles du voisinage... *houma* (quartier d'habitation, sous-quartier) est assimilé, dans le discours des habitantes, au cadre familial, un cadre intime et sécurisant, considéré comme la continuité du privé. Les femmes s'y sentent à l'aise, comme en témoigne le fait toutes s'y déplacent en « tenue de maison » (en peignoir ou en longue robe de coton qui sert de pyjama). Elles s'y adonnent à des activités domestiques diverses et de sociabilité, devant le seuil de leur maison *fumm* ou *bab ed-dâr*. L'entretien de la ruelle, dans les bidonvilles et dans les quartiers populaires, est aussi pour les femmes une manière de se l'approprier, en repoussant les saletés hors de leur territoire commun. La ruelle est également investie lors des célébrations, surtout les mariages, par l'installation d'une tente. Le sous-quartier constitue un espace d'ancrage féminin, à tel point qu'il peut sembler à un étranger de passage qu'il pénètre dans l'intimité des habitants.

«Même s'il est 9 h du soir et que j'ai besoin d'un truc chez l'épicier, je sors car il est tout proche et il nous dépanne, j'y vais avec mes vêtements de maison, pas la peine de mettre la djellaba, il nous connaît bien.»

Hiba (60 ans et plus, veuve, analphabète, chambre location).

Il est à signaler dans ce cadre que dans l'espace de *houma* et les espaces de proximité en général, le code de l'honneur fixe les normes de comportements (comme le fait de baisser les yeux ou de détourner le regard au passage d'une femme ou d'une jeune fille du quartier, les femmes adoptant quant à elles une attitude pudique et respectueuse devant un voisin). Le « coin des femmes » et les moments pendant lesquels elles occupent l'espace sont connus, ainsi que les moments de rassemblement des hommes : les rapports sont ainsi codifiés comme le montre l'observation sur le terrain.

Le dépouillement de l'enquête a montré que c'est dans les quartiers défavorisés que les femmes entretiennent le plus des rapports de voisinage. Les habitants des quartiers défavorisés, particulièrement les femmes, cherchent ainsi la solidarité et la sociabilité que permet la vie dans un quartier populaire, où les femmes partagent le même destin, une solidarité basée sur l'entraide réciproque. Cette solidarité se manifeste aussi bien dans le quotidien que dans les moments de fêtes : échange de visites, assistance pendant les cérémonies ou les moments difficiles, lors de maladie ou d'un décès par exemple, prêt d'objets en cas de réception, aide à la préparation de repas, prêt d'argent, de logement pour les grandes occasions, de nourriture, garde des enfants, garde des clés, sorties communes, soutien moral...

Lorsqu'on interroge les femmes des quartiers défavorisés sur leur perception des autres quartiers de la ville, même si la majorité d'entre elles valorisent les quartiers résidentiels qui correspondent à leur idéal urbain et si elles admettent qu'ils offrent les meilleures conditions de vie, un nombre important d'entre elles leur reprochent la faiblesse des relations sociales et l'individualisme qui caractérise selon elles leurs habitants. Les femmes évoquent également leur manque d'animation

contrairement aux quartiers défavorisés comme Yaqoub el Mansour dont elles apprécient le côté populaire, *shā'bi*. Ce terme de *shā'bi* n'a pas chez elles une connotation péjorative mais fait référence à une certaine homogénéité socio-économique et renvoie au coût de la vie plus abordable que dans d'autres quartiers. Les femmes interrogées valorisent l'intensité des rapports sociaux, la simplicité des habitants et l'entraide, sans nier pour autant les inconvénients de la vie dans un quartier populaire (le surpeuplement, l'incivilité, l'insécurité...).

Fréquentation du centre ville

En dehors des sorties dans leur quartier de vie, la fréquentation de la ville se limite, pour les femmes des quartiers défavorisés, à de rares incursions dans le centre-ville, dans des lieux dits traditionnels pour se rendre à la médina ou *swiqa*³. La médina est l'espace le plus connu de l'ensemble des citadines, elle est l'espace à partir duquel se réalise toute représentation du centre-ville. La médina comprend plusieurs équipements de type traditionnel (mosquées, écoles coraniques, bain maure, ...). Les femmes s'y rendent pour s'approvisionner, et pour bénéficier de ses différents services, car elle concentre une grande variété d'activités, de nombreux commerces (alimentation, fruits, légumes, boucherie, poissonnerie, marchands de gâteaux, tissus, vêtements, bijoux, épices, artisanat, électroménager, meubles, etc.), des vendeurs « à la sauvette » qui proposent des marchandises variées pour ses prix abordables. Les femmes aiment y faire du « lèche-vitrines », notamment devant les bijouteries, pour des séances d'essayage, sans même une réelle volonté d'achat. Les boutiques des vendeurs de cassettes audio sont également un endroit autour duquel aiment se regrouper les jeunes femmes. La médina est considérée comme un espace privilégié de la sociabilité féminine, où les femmes se rendent accompagnées de leurs amies ou d'autres femmes de leur famille. Elles aiment la médina pour son ambiance particulière et parce qu'on y trouve tout ce dont on a besoin. Mais les femmes des quartiers défavorisés périphériques ne s'y rendent qu'occasionnellement pour un achat particulier, accompagnées de leur mari ou d'un membre de leur famille, à cause de son éloignement de leur lieu de vie et aussi par manque de moyens pour prendre le bus, surtout si elles sont accompagnées de leurs enfants. Le marché de leur quartier fait aussi bien l'affaire pour elles. Ces femmes, surtout celles qui sont mariées et qui sont au foyer, ainsi que les femmes âgées, ne fréquentent pas habituellement le quartier huppé de l'Agdal ou le centre « moderne » ou *shâri'* (l'Avenue)⁴ qui constitue, avec la médina, le cœur de la ville⁵. Elles en sont exclues pour des raisons d'accessibilité, et ne les fréquentent que pour un besoin précis, pour se rendre dans une administration, un cabinet médical, etc. Généralement, le centre-ville fait référence, pour elles, à la ville ancienne traditionnelle : la médina. Le cadre leur convient mieux, car il est populaire, contrairement à la ville nouvelle, moderne, jugée plus « snob » et fréquentée par les femmes dites modernes, habillées d'une façon moderne, à l'européenne.

Par ailleurs, il est intéressant de souligner comment l'espace peut conditionner le type de vêtement porté. Dans les espaces limitrophes (cercle du quartier), qui sont des espaces familiers et intimes, les femmes ont plus recours au vêtement traditionnel, même les jeunes qui sont moins attentives à leurs vêtements que si elles étaient dans le centre-ville, où elles prendraient plus soin de leur

³ Nom qui vient du verbe *tasawaqa* qui veut dire faire des commissions, courses ou marché. C'est l'origine du mot *souk* (marché) qui est le masculin de *swiqa*.

⁴ Le centre moderne comprend des activités commerciales, financières, culturelles, de loisirs et de services (les magasins modernes de toutes sortes, les salles de cinéma, les cafés, les restaurants, les snacks, les discothèques, les librairies, les cabinets de médecins, d'avocats, les cabinets d'esthétique, les laboratoires médicaux, d'analyse et de radiologie privés et les cliniques... C'est un lieu de fort passage (piétons, automobiles), de rencontre et d'animation surtout aux heures de pointe. L'ouverture des boutiques jusqu'à des heures tardives renforce cette animation. Le centre moderne est une sorte de « vitrine de la consommation moderne » qui incite à la flânerie, devenue une vraie tradition urbaine.

⁵ Le centre moderne permet la permanence d'un espace commercial quand la médina est fermée le vendredi et c'est aussi le cas de la médina quand le centre-ville est fermé le dimanche.

apparence vestimentaire et opteraient pour l'habit moderne. Ainsi, il est courant de les voir passer de l'habit moderne à l'habit traditionnel (la *djellaba*)⁶, selon les circonstances. L'habit moderne est réservé au travail et aux sorties dans le centre moderne. La djellaba est réservée aux sorties dans le quartier de vie, c'est aussi la tenue du vendredi et du Ramadan, car elle est pudique (cache le corps entier de la femme), ce qui est assez significatif de l'adhésion des femmes aux normes. C'est aussi une tenue qui convient à certaines circonstances comme les funérailles ou qui convient à certains lieux comme les marabouts, les cimetières, la mosquée... Certains lieux conditionnent ainsi le type de vêtement porté par les femmes.

Cependant, si les femmes au foyer des quartiers populaires défavorisés sont limitées dans leurs déplacements à leur environnement de proximité, il en va tout autrement pour les femmes salariées et instruites ainsi que les jeunes de ces quartiers qui ont une plus large inscription spatiale. Les jeunes des catégories défavorisées ont recours à des stratégies de contournement pour acquérir le droit à la ville, en adoptant des stratégies diverses, en jouant par exemple sur le paraître social, en valorisant leur corps et en soignant leur propre image (emprunt de vêtements, visite chez le coiffeur) afin d'échapper, même momentanément, à leur quotidien. Ainsi, aller dans le centre-ville est une sorte d'exutoire. Ses lumières, ses vitrines, ses commerces, son animation font rêver. Elles sont attirées par les symboles du pouvoir et du modernisme et se l'approprient même pour un court instant oubliant ainsi leur misère sociale et leur sentiment d'exclusion.

Le centre-ville constitue un lieu de loisir pour une grande partie de la population féminine des quartiers défavorisés, surtout les jeunes femmes qui l'investissent malgré leurs difficultés financières. Ainsi, pour s'y rendre, par exemple, elles déclarent pratiquer souvent la marche à pied⁷, sinon elles prennent le bus. Cela dépend du temps dont elles disposent, du motif de leur déplacement, si elles sont accompagnées ou non et de leurs moyens financiers (elles peuvent recourir à un mode à l'aller et un autre au retour). Les moyens de transport jouent un rôle important dans la pratique urbaine surtout pour les femmes des quartiers périphériques puisqu'ils aident à leur mobilité, leur permettant ainsi d'élargir leur territoire et de prendre possession de la ville. L'autobus est ainsi un facteur d'intégration à la ville puisqu'il permet aux habitants des quartiers populaires, situés loin de la ville, une accessibilité à d'autres espaces.

« Le quartier Yaqoub el Mansour n'est pas loin du centre. Pour sortir avec mes copines, je prends souvent le bus, mais parfois on y va à pieds, c'est plus économique et puis on aime bien bavarder, comme ça, on ne sent pas le temps passer. On réserve souvent le bus pour le retour. J'aime aller avec mes copines dans le centre-ville ou à l'Agdal, ça dépend. Tu vois les gens, les filles, ce qu'elles portent, tu essaies d'être comme elles, tu te sens revivre et ça change du quartier, tu fais des rencontres avec des garçons, etc. On fait chacune des économies pour aller dans un café et on s'éclate. »

Zahra (32 ans, célibataire, salariée, niveau collègue, appartement logement économique avec parents, Yaqoub el Mansour).

L'appropriation du centre-ville moderne par les jeunes des quartiers populaires et défavorisés (filles ou garçons), renvoie donc à des stratégies de « contre-exclusion ». L'enjeu est l'adhésion à la ville, même s'ils se contentent des espaces publics gratuits (jardins par exemple, place centrale, etc.). Le centre moderne, par ses magasins, ses jets d'eau, ses jardins, ses cafés..., constitue un lieu de loisirs gratuit, et il est l'expression de la vie de la cité et donc du citoyen. Mais est-il pour autant un facteur

⁶ Il s'agit d'une longue robe ample, tombant aux chevilles et couvrant les bras, elle est munie d'une capuche (qubb) qui servait à couvrir les cheveux et le front.

⁷ En 2001, M. Idrissi-Janati a montré dans son étude que la marche à pied conduit à une bonne connaissance des espaces traversés. Elle permet l'intériorisation des éléments du paysage, et conduit à une représentation territoriale de l'espace. Les déplacements faits à pied autorisent, mieux que les autres modes de déplacement, l'apprentissage du fonctionnement de la ville.

d'unité, un espace ouvert assurant les rencontres et les échanges entre les individus quelle que soit leur appartenance sociale ? Comme l'a signalé F. Navez-Bouchanine, la mixité sociale est une mixité de côtoiement qui s'établit dans l'anonymat, les interactions et les échanges restent rares (Navez-Bouchanine, 1996). De plus, comme l'a fait remarquer M. Jolé, on assiste à un déplacement du centre-ville moderne « comme lieu de valeur » puisque beaucoup de magasins de luxe, de bonnes pâtisseries, de magasins de vêtements de marque, de librairies sont en plus grand nombre à l'Agdal. La ville riche s'éloigne vers l'ouest où se construisent de nouvelles urbanités (vers l'Agdal, Hayy Riyad, Souissi) (Jolé, 1999-2000). L'organisation spatiale déplace une centralité « moderne » en accord avec les nouvelles aspirations d'une couche aisée de la population et loin de la popularisation du centre moderne. Le rejet des habitants des banlieues pauvres pose ainsi le problème du droit à la ville pour les populations démunies, et celui de la ségrégation urbaine. L'exemple des grandes surfaces qui constituent de nouveaux espaces de loisirs dans la ville sont aussi révélateur dans ce sens : ils restent un espace public d'accès restreint puisque les femmes au foyer des quartiers défavorisés ne les fréquentent pas, d'ailleurs elles ne les évoquent même pas comme lieu de sortie potentiel.

Conclusion :

Les pratiques de l'espace et l'environnement social des femmes des quartiers défavorisés au foyer se résument à leur quartier de vie qu'elles ne quittent que rarement, accompagnées de leur mari ou d'un membre de leur famille. Les lieux qu'elles fréquentent sont peu variés, leur pratique de l'espace est localisée, ciblée et restreinte. Les pratiques dominantes chez ces femmes sont faites de pratiques de proximité, inscrites dans l'espace urbain proche, leur espace d'identification prioritaire et à partir duquel elles se représentent le reste de la ville. L'usage qu'elles ont du centre-ville est ponctuel, d'autant qu'elles n'ont pas le sentiment d'avoir leur place dans le centre moderne, mais d'autres endroits font office de remplacement et répondent à leurs besoins en termes d'achats et de loisirs. Leur connaissance de la ville est fragmentaire. L'espace de la ville se scinde pour elles en espaces connus, car pratiqués, et d'autres inconnus et fantasmés, car éloignés et inaccessibles. Elles souffrent de formes d'enclavement spatial et social, sauf pour les jeunes femmes de ces quartiers qui ont recours à des stratégies de contournement face à cet enfermement, pour acquérir le droit à la ville. Les femmes mariées au foyer, à faible niveau d'instruction, beaucoup plus imprégnées par le système de valeurs traditionnel, sont plus dépendantes dans leurs déplacements et dans leurs sorties qui sont circonscrites à l'espace du quartier. Mais certaines femmes salariées, instruites, de ces quartiers défavorisés ont un usage plus large de l'espace urbain. Ainsi, l'analyse des pratiques spatiales des femmes dessine différents types de femmes à travers leurs pratiques qui retracent l'évolution sociale du Maroc où plusieurs modes de vie et différents vécus se côtoient et expriment cette dualité entre tradition et modernité qui traverse la société marocaine.

A propos de l'auteur : Safaa MONQID, CEDEJ, CNRS

Pour citer cet article : Safaa MONQID, « Les ailes lourdes : pratiques urbaines des femmes des quartiers défavorisés de Rabat » [“Heavy wings: women's urban lives in deprived neighbourhoods of Rabat, Morocco”, traduction : Claire Hancock], **justice spatiale | spatial justice**, n° 03 mars | march 2011, <http://www.jssj.org>

Références bibliographiques

- ABROUS D.**, Sortir, travailler : enjeux et compromis », in *Espaces maghrébins, pratiques et enjeux*, Alger, 103-117, 1989.
ADAM André, *Casablanca. Essai sur la transformation de la société marocaine au contact de l'Occident*, Paris : Editions du C.N.R.S., 1968.
AIT SABBAH F., *La femme dans l'inconscient musulman*, Paris : Albin-Michel, 1986.

- AMITI K.**, *La voyante, étude socioculturelle d'une catégorie des femmes marocaines dans un milieu citadin, Rabat-Salé*, Thèse de doctorat de troisième cycle en Sociologie, Paris V, René-Descartes, p.91, 1982.
- BEKKAR R.**, *Espaces et pratiques des femmes à Tlemcen : un cas de développement séparé ?*, Thèse de Sociologie, Nanterre, Université de Paris X, 1991.
- BORRMANS M.**, *Statut personnel et famille au Maghreb de 1940 à nos jours*, Paris-La Haye : Editions Mouton, 1977.
- BOURDIEU P.**, *La domination masculine*, Paris : Seuil, 1998.
- DIALMY A.**, *Logement, sexualité et Islam*, Casablanca : Eddif, 1995.
- FLAHAUT E.**, «L'Appropriation des espaces chez les femmes seules», in *Villes en parallèle, la ville aujourd'hui entre public et privé*, n° 32-33-34, 199-206, 2001.
- GHALLAB A.**, *Le passé enterré*, Paris : Publisud, 1990.
- GILLOT G.**, *Ces autres espaces : Les jardins publics dans les grandes villes du monde arabe : Le Caire, Rabat, Damas. Politiques et pratiques*, Thèse de troisième cycle, Université de Tours, 2002.
- IDRISSI-JANATI M.**, *Les Jeunes des quartiers populaires de Fès (Maroc): Représentations sociales et territorialités urbaines*, Thèse de doctorat de troisième cycle, Université de Tours, 2001.
- JOLE M.**, « Une ville recomposée, Rabat Salé », in *Méditerranéens, Voices from Morocco*, n° 11, pp. 203-214, 1999-2000.
- LACOSTE-DUJARDIN C.**, *Des mères contre les femmes*, Paris : La Découverte, 1985.
- LE TOURNEAU R.**, *La vie quotidienne à Fès en 1900*, Paris : Hachette, 1965.
- MERNISSI F.**, *Sexe, idéologie, Islam*, Paris : Tierce, 1983.
- MONQID S.**, *Les femmes marocaines et la modernité urbaine*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, [prévu pour 2011].
- NAVEZ-BOUCHANINE F.**, « Citadinité et urbanité, le cas des villes marocaines, Des pratiques aux identités citadines. », *Urbanisation du monde arabe*, Centre national de la recherche scientifique, Tours, n°29, 103-112, 1996.
- PHILIFERT P.**, « Aller au cimetière à Salé (Maroc) : les nouvelles dimensions spatiales de pratiques sociales en déclin », *Espaces et Sociétés*, n° 108-109, 197-215, 2002.
- PHILIFERT P.**, « Rites et espaces funéraires à l'épreuve de la ville au Maroc : traditions, adaptations, contestations », *L'espace du religieux, Annales de la Recherche Urbaine*, n°97, 35-42, 2004.